

Innocent Himbaza, François-Xavier Amherdt, Félix Moser, *Mariage et bénédiction : apports bibliques et débats en Église*, Paris, Cerf, coll. « Cerf Patrimoines », 2018. 22 cm. 277 p. ISBN 978-2-204-12583-3. € 24

**Christiane Nani**

DANS **ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 2018/4 Tome 93**, PAGES 701S À 723S  
ÉDITIONS **INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE**

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.934.0701s

Date de mise en ligne : 15/03/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2018-4-page-701s?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## PARMI LES LIVRES

---

### ÉTUDES JUIVES

---

Dan JAFFÉ, *Les identités en formation. Rabbis, hérésies, premiers chrétiens*, Paris, Cerf, coll. « Judaïsme ancien et christianisme primitif », 2018. 24 cm. 558 p. ISBN 978-2-204-11171-3. € 39.

---

Le nouveau livre de Dan JAFFÉ se présente comme « une étude d'histoire des religions » (p. 11). En réalité, il ne s'agit pas d'une étude mais de plusieurs. Le livre rassemble dix-sept articles, dont neuf – plus de la moitié – ont déjà paru. Les anciennes études apparaissent sous une forme retravaillée ou sous un autre titre.

Le livre comprend cinq parties distinctes : « Le judéo-christianisme dans la littérature talmudique », puis le « Talmud, christianisme et judéo-christianisme – Histoire d'une polémique », suivi de « Judaïsme ancien – Texte et contexte », puis des « Études historiographiques » et de l'articulation entre « Judaïsme médiéval et islam ». Les première, deuxième et cinquième parties sont presque exclusivement composées de travaux anciens, tandis que les six études des troisième et quatrième parties sont largement nouvelles. Le premier chapitre de la première partie (« Présence judéo-chrétienne dans le corpus talmudique – La question de la séparation entre juifs et chrétiens du point de vue rabbinique ») et le dernier de la quatrième partie (« La séparation entre juifs et chrétiens [*The Parting of the Ways*]

– Réflexions historiques et historiographiques ») sont également nouveaux et servent d'introduction et de conclusion au tronc du livre. La cinquième partie, éloignée du sujet principal, consiste en réalité en une annexe.

Selon l'auteur, « ce livre s'inscrit dans la trame de [ses] précédents travaux sur le judaïsme rabbinique, la figure historique de Jésus, et le judéo-christianisme ancien » (p. 11). En effet, le thème de ce livre est identique à ses ouvrages antérieurs, notamment *Le Talmud et les origines juives du christianisme. Jésus, Paul et les judéo-chrétiens dans la littérature talmudique* (2007) et déjà *Le judaïsme et l'avènement du christianisme. Orthodoxie et hétérodoxie dans la littérature talmudique I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle* (2005). D'un certain point de vue, le livre actuel est une somme de la pensée de l'auteur, mais il est difficile de trouver de la nouveauté dans ce troisième opus, y compris dans les chapitres inédits. Dans la mer du Talmud, les chercheurs semblent attraper toujours les mêmes poissons. On trouvera, encore une fois, des études sur les *minim*, Jésus (et ses disciples) dans le Talmud, et les histoires de Rabbi Eliézer ben Hyrcanus.

D. JAFFÉ n'engage que rarement les autres sources pertinentes pour l'étude des judéo-chrétiens, comme les notices dans la littérature patristique, les livres apocryphes (qu'il appelle « écrits intertestamentaires », usage à éviter selon nous) comme les *Testaments des Douze Patriarches* et 2 *Baruch*, ou encore la *Didachè*. Il ne mentionne jamais le *Roman* de Pseudo-Clément. Or il convient de

reconstruire la culture judéo-chrétienne, dont l'existence même est parfois contestée, sur une plus grande étendue.

En revanche, les deux articles de la cinquième partie, « Judaïsme médiéval et islam » (tous les deux sur la famille de Maïmonide), sont plus intéressants, précisément parce qu'ils traitent d'un sujet plus vaste mais moins étudié. Il en est de même des « Études historiographiques », même si la plupart de ces études sont déjà parues. L'auteur y manifeste un vrai talent pour esquisser le portrait des grandes personnalités de l'histoire de la recherche, dont Israël Lévi et Joseph Klausner. Cette partie est, selon nous, la plus instructive et la plus agréable à lire. Dan JAFFÉ a précédemment consacré un livre entier à l'historiographie, *Jésus sous la plume des historiens juifs du XX<sup>e</sup> siècle* (2009) : on ne peut que souhaiter lire un autre livre rédigé selon ce modèle.

Gavin McDOWELL

---

## BIBLE

---

Olivier MILLET, Philippe DE ROBERT, *Précis de culture biblique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadriges. Manuels », 2017<sup>2</sup> (2001). 20 cm. XVI-555 p. ISBN 978-2-13-079528-5. € 25.

---

Olivier MILLET est professeur de littérature française et Philippe de ROBERT professeur de littérature biblique. Ils conjuguent leurs compétences pour proposer une présentation de la Bible sous tous ses aspects aux étudiants de premier cycle en sciences humaines afin de remédier à l'inculture religieuse qui caractérise les milieux estudiantins. Il s'agit d'une seconde édition actualisée, la première datant de 2001 (voir recension dans *ETR* 2002/4). Les auteurs font droit à la réception de la littérature biblique dans les trois mono-

thésimes tant sur le plan des traditions transmises que sur le plan artistique et littéraire.

La première partie présente la Bible, l'histoire de sa rédaction, sa/ses forme(s) littéraire(s) : de la Parole au Livre, les langues du Livre et les traductions en langues vernaculaires (à commencer par celle de Luther), les livres et leur genre littéraire, les intertestamentaires et les écrits apocryphes, ainsi que le contexte historique dans lequel ils ont été écrits.

La deuxième partie se penche sur les cultures du Livre : les principes de l'interprétation juive, les traditions exégétiques chrétiennes, les lectures liturgiques (occasion de présenter les différents rituels religieux et leurs significations, ainsi que de les comparer entre eux). On y trouve ensuite une histoire de la critique textuelle en commençant par celle de l'édition de l'Ancien et du Nouveau Testaments en hébreu et en grec, puis la mise en œuvre de l'analyse historico-critique pour arriver aux analyses littéraires dites narratives, rhétoriques mais aussi psychanalytiques ou encore féministes, et même celles développées par la théologie de la libération.

La troisième partie aborde l'héritage culturel inspiré de la Bible en commençant par la littérature, principalement francophone pour des raisons de place. Elle offre un parcours à travers les façons dont différents auteurs se sont emparés des textes bibliques et selon quelles optiques. Elle s'intéresse ensuite à l'art, principalement iconographique, à travers la question de l'image dans la Bible et de sa réception au cours de l'histoire, ainsi qu'à l'iconographie juive et chrétienne. Elle esquisse enfin une étude de l'influence de la Bible en politique, non pas une présentation des théories politiques d'origine chrétienne ou juive, mais de certains aspects ou de notions de cette histoire (Deux Cités, millénarismes, messianismes, sionisme, etc.).

Ce parcours fait cas des derniers travaux tant archéologiques qu'historiques, philologiques ou exégétiques. On y trouve

un condensé de connaissances dans différents champs en lien avec les religions du Livre. Les notes de bas de page ainsi que la bibliographie permettent à celles et ceux qui désirent approfondir un point ou l'autre de trouver où chercher en premier lieu les références indispensables. Des tables permettent de retrouver thématiques, auteurs, textes bibliques. L'ouvrage offre de bonnes bases permettant ensuite d'approfondir l'une ou l'autre des thématiques abordées. C'est un livre à conseiller à toute personne étudiant les lettres classiques et modernes mais aussi s'intéressant à l'art sous toutes ses formes.

Priscille MOREL

---

Helen SCHÜNGEL-STRAUMANN, Klaus BERGER, *Geist Gottes*, Wurtzbourg, Echter, coll. « Die Neue Echter Bibel. Themen 12 », 2017. 24 cm. x-143 p. ISBN 978-3-429-02178-8. € 14,40.

---

La série « Thèmes » qui accompagne l'édition des commentaires de la Nouvelle Bible Echter se propose d'aborder les thèmes centraux de la théologie biblique. Chaque volume est rédigé par deux exégètes, l'un aborde les principaux textes bibliques de l'Ancien Testament – dans son contexte moyen-oriental sans négliger la Septante –, l'autre ceux du Nouveau Testament dans le contexte de la littérature juive et grecque des deux premiers siècles. Les volumes de cette série sont divisés en trois parties : Ancien Testament, Nouveau Testament et, brièvement, dialogue.

Le thème traité est ici celui de l'*Esprit de Dieu*. Le lecteur sait que tant le champ sémantique de *ruah* en hébreu que celui de *pneuma* en grec englobent à la fois des données atmosphériques (vent, tempête), anthropologiques (souffle, haleine, mais aussi disposition d'esprit, courage, etc.) et théologiques (souffle divin, Esprit saint,

parfois force démoniaque), et qu'il n'est ni facile ni sans doute souhaitable de détacher un sens strictement théologique (l'Esprit de Dieu) des autres dimensions. L'Esprit n'est-il pas justement ce qui relie Dieu à la création et aux humains ?

Les données vétérotestamentaires sont présentées par Helen SCHÜNGEL-STRAUMANN, auteure d'un livre important sur l'Esprit en 1992, et engagée dans la défense pour le droit des femmes au sein de l'Église catholique. Cet engagement se manifeste dès le préambule (p. 11) dans lequel elle déplore l'absence d'une dimension féminine dans la représentation patriarcale du Dieu trinitaire alors que *ruah* est un substantif (essentiellement) féminin qui est employé en parallèle avec la figure féminine de la sagesse (*hokmah/sophia*).

Après des observations d'ordre philologique sur *ruah* (p. 13-19), une exégèse plus ou moins brève de divers textes bibliques sur l'activité de l'Esprit est proposée (p. 20-59). Commençant par les textes concernant l'activité des prophètes et le contenu d'oracles prophétiques, tels És 11,1-3 et Jl 3,1 *sqq.* (p. 20-33), l'auteure poursuit par une étude plus élaborée de deux textes (Gn 1,2 et Ps 104) en lien avec la création (p. 33-42), et se concentre sur la littérature sapientielle (p. 42-59), à savoir *ruah* dans Qohelet et Proverbes (Pr 8 ; 31,10-31) et surtout dans les livres récents du Siracide (1,1-10 ; 24,1-23) et de la Sagesse de Salomon (1,47 ; 7,22-8,1 ; 9 ; 12,1). L'auteure, dans sa perspective féministe, est évidemment très attentive au lien, voire, selon sa perception, à la quasi-identification entre *ruah/pneuma* et la figure féminine de la *Sophia* qui semble être parfois identifiée à Dieu dans la littérature sapientielle de langue grecque.

Une synthèse (p. 60-63) réunit les principaux résultats : la *ruah* désigne la puissance créatrice et recréatrice de Dieu qui relie le ciel à la terre, l'être humain à Dieu. *Ruah*, employé au féminin, est relié à la création et à la naissance. Il est donc regrettable que les données de l'Ancien

Testament aient été minimisées dans l'élaboration de la théologie trinitaire occidentale. L'emploi du terme latin *spiritus* (masculin) a aussi contribué à effacer la dimension féminine du divin.

L'étude des textes du Nouveau Testament est confiée à Klaus BERGER, qui a été longtemps professeur de Nouveau Testament à la Faculté protestante de Heidelberg, tout en étant en fait catholique. Lui aussi annonce dès le début son angle d'attaque : comprendre les passages du christianisme primitif concernant le Saint-Esprit (ils sont très nombreux et concernent tous les domaines de la théologie néotestamentaire) en lien étroit avec l'espérance eschatologique de Jésus (p. 67). L'Esprit est invisible mais il agit mystérieusement, tantôt subtilement (par l'action de la parole) tantôt massivement (la résurrection de Jésus) dans la perspective de la nouvelle création et de la résurrection des morts (p. 68). D'où la subdivision suivante : I. « Le présent : le Saint-Esprit est invisible mais se communique par la parole » (p. 74-76) ; II. « Le Saint-Esprit au seuil de la perceptibilité » (p. 77-97) ; III. « L'Esprit invisible produit des effets perceptibles » (p. 98-126) ; IV. « L'avenir » (p. 127-130). L'organisation se veut donc résolument systématique, et l'auteur renonce à une présentation différenciée des théologies néotestamentaires sur le rôle de l'Esprit (Luc-Actes, Jean, Paul, deutéropauliniennes, etc.). Le lecteur a parfois l'impression que par souci de n'oublier aucun texte néotestamentaire qui parle de l'Esprit – et ils sont certes nombreux et tous importants –, certains développements prennent la forme d'un inventaire, mais il doit reconnaître aussi que certaines clarifications de l'auteur sont originales et très éclairantes. En particulier pour ce qui concerne la performativité du langage évoquant l'Esprit lorsqu'il est question du baptême, de la réception de l'Esprit, de l'onction des malades, des chants spirituels, d'esprit d'adoption, de la prière au Père, du rôle de l'Esprit à la fois dans

les charismes et dans les institutions, etc. Il est rappelé que le *Sitz im Leben* de bien des textes qui évoquent l'Esprit est ladite *guerre sainte* contre les forces du mal pour la victoire finale du règne de Dieu (avec des racines dans l'Ancien Testament et les textes de Qumrân). L'auteur, qui est proche des Cisterciens, n'oublie pas d'approfondir son propos en se référant à des ouvrages de spiritualité (avec citations en latin, traduites en allemand). La thèse centrale et profonde de l'auteur est la suivante : « Le Dieu de l'Église est le Saint-Esprit en sa qualité de Dieu qui vient. Ce qui est la traduction, après la résurrection et la Pentecôte, de l'annonce par Jésus de la venue du Royaume. Ceci est si fondamental que tout le passé n'a de signification qu'en ce qu'il pointe vers l'avenir, et que tout ce qui est essentiel se produit dans le présent. C'est pourquoi les chrétiens ne sont pas obnubilés par le futur, parce qu'ils savent l'importance du maintenant dans lequel toutes les voies pour l'avenir sont posées » (p. 127).

Dans la brève partie « Dialogue » (p. 133-138), SCHÜNGEL-STRAUMANN (p. 133-134) note qu'elle a choisi une présentation chronologique du sujet alors que celle de son collègue est systématique. Elle regrette que le néotestamentaire néglige le côté féminin de l'Esprit alors qu'il ne serait pas absent du Nouveau Testament, ne serait-ce que dans la conception du baptême comme nouvelle naissance par l'Esprit ou dans la figure de la colombe (symbole de la déesse Ishtar dans le Proche-Orient ancien), ou encore dans le thème de la force de l'Esprit comme amour. Elle regrette d'une manière plus générale que bien de riches aspects de l'Ancien Testament soient négligés dans la théologie de l'Église catholique. BERGER (p. 135-138) reconnaît avoir beaucoup appris de la présentation de sa collègue (par ex. sur le lien entre Esprit et *Sophia*). Il trouve toutefois très problématique de relier directement le genre grammatical d'un substantif (donnée linguistique) au

rôle de la femme ou de l'homme dans la société. Quant à l'absence d'un élément féminin dans l'image de Dieu, se laisse-t-elle tout simplement expliquer par la structure patriarcale de la société d'autrefois ? Le phénomène est en réalité beaucoup plus complexe.

Jean M. VINCENT

---

## ANCIEN TESTAMENT

---

Jean-Claude REICHERT, *La victoire et le triomphe de sa mort. La lecture chrétienne des Psaumes dans les rites de la Semaine Sainte*, préface de Patrick Prétot, Paris, Cerf, coll. « Lex Orandi. Nouvelle Série 5 », 2018. 21 cm. 232 p. ISBN 978-2-204-12581-9. € 24

---

Dans cet ouvrage, J.-C. REICHERT propose de revisiter quatre des rites de la Semaine Sainte par un jeu d'allers-retours entre la lecture chrétienne des Psaumes (Ps) concernés et la tradition liturgique de l'Église catholique romaine à travers une diversité de sources comme les livres et normes liturgiques, les livres et normes bibliques, des textes magistériels et pontificaux, des commentaires et autres références patristiques.

La lecture chrétienne des Psaumes est pour l'auteur une lecture qui assume un transfert christologique sur les Psaumes. La liturgie est alors le lieu par excellence de ce travail des mots pour accompagner les assemblées de fidèles car « les pratiques dévotionnelles ne trouvent leur sens véritable qu'articulées aux actes proprement liturgiques » (p. 208).

L'ouvrage se compose de quatre parties : la procession des Rameaux et le Ps 23 (24) ; la vénération de la croix et le Ps 1 ; le lucernaire pascal et le Ps 129 (130) ; la célébration du jour de Pâques

et le Ps 112 (113). Dans chaque partie de l'ouvrage, après une description de la liturgie, REICHERT conduit une première lecture du Psaume. Puis, en partant de celui-ci, il va vers les Évangiles et le Christ. Enfin, fort de cette traversée, il ramène le lecteur vers la liturgie.

Avec le Ps 23 et la procession des Rameaux, l'auteur développe la notion de *faire mémoire* qui consiste à « vivre dans l'actualité présente d'un événement qu'on est en train de rappeler, dans l'attente du jour où ce qui se manifesta dans cet événement recevra son plein achèvement » (p. 42-43) – la liturgie étant le lieu privilégié pour ce faire.

À l'appui du Ps 1 et de la vénération de la croix, l'auteur montre que la tradition ne sépare pas la mort sur la croix et la résurrection d'entre les morts. Au contraire, la liturgie prend bien soin d'articuler ces deux événements dans le voilement et le dévoilement d'une croix ornée de pierres précieuses. La croix est signe de victoire et de triomphe grâce à la lumière de la résurrection.

Avec le Ps 129 et le lucernaire pascal, REICHERT insiste sur l'attente et la force pédagogique du rite. La liturgie, bien qu'elle ne doive pas paraître trop pédagogique, recèle tout de même cette force. Nous n'attendons vraiment bien que ce que nous avons déjà reçu et ainsi apprenons-nous à mieux le recevoir, à le comprendre.

Enfin, avec le Ps 112 et la célébration du jour de Pâques, l'auteur rappelle que la louange est l'un des piliers de la pratique liturgique car elle consiste à se placer en vérité devant Dieu. Mais elle est aussi le fondement de l'Église dans la mesure où la louange est ce qui la rassemble.

En conclusion, REICHERT partage la position du père Durwell pour qui « le mystère pascal » est une cathédrale « où tout fait corps » (p. 213). Chaque moment liturgique ne se concentre pas seulement sur un élément de la chronologie de la passion mais est relié à l'ensemble. L'auteur

rappelle alors que le Concile relie la terminologie de la rédemption avec le concept de mystère pascal. Selon lui, « c'est cette liaison qui déplace les représentations. Elle a en effet pour conséquence d'intégrer la résurrection du Christ à l'œuvre de rédemption, alors qu'on avait pris l'habitude, des siècles durant, de lier la rédemption à la seule mort du Christ » (p. 214). La liturgie est un lieu incontournable de l'expérience chrétienne dans la mesure où elle inscrit sur les corps la victoire et le triomphe de Christ.

Jérémy DUVAL

---

Walter VOGELS, *Le petit reste dans la Bible et de l'Église aujourd'hui*, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible 193 », 2018. 21 cm. 156 p. ISBN 978-2-204-12723-3. € 16.

---

Walter VOGELS est connu pour ses travaux en Ancien Testament. Cette fois, son point de départ est la situation alarmante de l'Église catholique dans les pays qui connaissent la prospérité. Constatant que les Églises se vident et qu'il ne reste plus grand monde, il entend mettre à profit la thématique vétotestamentaire du *reste* pour mieux appréhender ce phénomène.

Il commence par passer en revue les occurrences pour en repérer l'origine. Amos, l'un des plus anciens textes de la Bible hébraïque, parle du « reste de Joseph » (Am 5,15) en dépit de la destruction qui menace le Royaume du Nord. Cette notion de reste est également présente dans la littérature assyrienne qui s'interroge sur la manière de gérer ce qui *reste* du vaincu. Plus tard, lorsque le Royaume du Sud aura été battu par Babylone, le prophète Jérémie parlera du reste, toujours dans un contexte de guerre (Jr 6,9 ; 8,3). Enfin, au début de la Bible, Noé fait figure de reste (Gn 7,23) après le Déluge

dont on trouve une trace ancienne dans la littérature mésopotamienne, notamment l'*Épopée de Gilgamesh*. W. VOGELS constate que les textes prophétiques sont liés à la guerre et les textes narratifs aux désastres naturels (déluge, feu de l'éclair, famine) ainsi qu'aux rivalités humaines (Ésaü-Jacob, Jézabel-Élie).

L'auteur choisit les épisodes du Déluge, d'Amos et de Jérémie pour approfondir le présent et l'avenir des situations de désastre. Avec Noé, il remarque qu'il est possible de vivre de manière intègre au milieu d'un monde corrompu et qu'il est possible de recréer un monde vivable à partir d'un seul juste qui reste (« Tant qu'il y a un reste, il y a de l'espoir »).

Dans le livre d'Amos, le reste est la preuve que le peuple a été attaqué, à la manière d'un troupeau dont les restes sont des décombres et non des rescapés. La destruction est totale, aucun relèvement n'est envisageable – du moins est-ce la menace qui pèse, selon laquelle Yahvé pourrait en finir avec son peuple (9,1-4), ce qui doit encourager la conversion des personnes (5,14-15).

Dans le livre de Jérémie, Yahvé provoque des désastres pour obtenir la conversion du peuple, sans succès. Le reste est menacé d'être tué, sauf ceux qui consentiraient à l'exil à Babylone. Ainsi, les chapitres 26-35 contiennent des prophéties de bonheur dans lesquelles le peuple aura un avenir par l'intermédiaire de ce reste exilé. Mais au retour, il y aura un conflit de légitimité entre ceux qui ne sont jamais partis et ceux qui reviennent d'exil : quel est le véritable reste à partir duquel Dieu pourra restaurer son peuple ?

Pour VOGELS, qui revient à la situation contemporaine, les textes bibliques nous alertent sur le fait que la situation pourrait s'aggraver au point d'atteindre la situation d'Amos. Autrement dit, les Églises peuvent non seulement continuer à se vider, mais aussi toutes se fermer. Les textes étudiés ne permettent pas à l'auteur d'envisager que les causes sont peut-être à chercher

du côté de l'Église-institution et non du côté de la communauté ecclésiale. Il serait utile de s'interroger, parmi d'autres aspects, sur la prédication qui n'est plus écoutée, la catéchèse qui n'intéresse plus, les études bibliques qui n'existent plus et la charité qui fait défaut. Ce ne sont peut-être pas tant les paroissiens qui quittent l'Église, que l'Église qui s'éloigne des paroissiens, de ce qu'ils vivent, de ce dont ils ont profondément besoin.

En revanche, un propos plus général de l'auteur sur la possibilité du mal commis au sein de l'Église, apporte un élément utile pour la réflexion. Cela rejoint les observations d'Amos, de Jérémie et des rédacteurs du récit du Déluge qui nous mettent sur la piste du peuple de Dieu qui se punit lui-même par un comportement inapproprié. L'auteur achève son essai sur la nouvelle alliance chez Jérémie (31,31-34) qui correspond à l'appropriation personnelle de la *Torah* – instruction, guide. Cela ne remplira peut-être pas les églises, mais cela pourrait bien sauver le monde d'un excès de violence – ce qui est, selon nous, une préoccupation bien plus biblique que l'avenir de l'Église.

James WOODY

---

## NOUVEAU TESTAMENT

---

Daniel MARGUERAT (éd.), *La lettre à Philémon et l'ecclésiologie paulinienne. Philemon and Pauline Ecclesiology*, Louvain/Paris/Bristol, Conn., Peeters, coll. « Colloquium Oecumenicum Paulinum 22 », 2016. 24 cm. VIII-218 p. ISBN 978-90-4293348-4. € 68.

Depuis 1968, tous les deux ou trois ans, un groupe international et œcuménique constitué de spécialistes du Nouveau

Testament se réunit en l'Abbaye de Saint-Paul-hors-les-murs à Rome pour travailler un thème particulier de la théologie de Paul ou tout ou partie d'une de ses lettres. En 2014, s'est tenue la 23<sup>e</sup> session de ce *Colloquium Oecumenicum Paulinum* qui portait sur la lettre à Philémon (Phm). Vingt-huit participants ont ainsi confronté leurs points de vue, nourris par les exposés de huit chercheurs et regroupés dans cet ouvrage dans la langue de leur auteur (allemand, anglais, français).

D. MARGUERAT introduit le recueil en retraçant à grands traits l'histoire de la réception de Phm. Ce texte de 25 versets, le plus court de Paul aujourd'hui connu, n'a pas suscité aux premiers siècles le même enthousiasme que les grandes épîtres de l'Apôtre. La brièveté du billet a longtemps caché sa valeur théologique. L'Église ancienne retient pourtant, selon MARGUERAT, trois caractéristiques encore pointées par l'exégèse moderne : l'attitude de l'Apôtre (souvent jugée exemplaire), le rapport au politique (souvent articulé à la question du statut des esclaves) et le fondement théologique du billet (souvent recherché dans les autres épîtres de Paul). La Réforme protestante insiste à son tour sur la dimension éthique et politique de Phm mais se distingue en relevant la dimension ecclésiale du cas Onésime (Calvin). La critique historique permet ensuite de lire Phm dans son arrière-fond juridique et romain (Grotius), ouvrant la voie aux analyses rhétoriques et philologiques. Plus récemment, les travaux de Petersen (1985) ont renouvelé les débats en défendant une « sociologie du monde narratif de Paul » (p. 8). La recherche actuelle porte davantage sur les effets pragmatiques de Phm, en produisant notamment des lectures de type postcolonial.

Les participants à cette session ont choisi pour leur part d'examiner Phm dans le cadre de l'ecclésiologie paulinienne. Michael THEOBALD reprend les questions du contexte historique de la lettre et de son intention, permettant ainsi de faire

état des différentes hypothèses actuellement en présence. Dans une perspective plus socio-historique, David G. HORRELL conteste les thèses communément admises qui attribuent à Philémon un haut rang social : la demande de Paul ne s'adresserait pas à un riche propriétaire de nombreux esclaves mais à un artisan modeste appelé à transformer une relation unique en vue de l'évangélisation. Christine GERBER choisit de concentrer sa recherche sur le statut juridique de l'esclavage sous l'empire romain, rendant attentif aux dénominations employées dans la lettre et à leur glissement en registre familial. Suivent les contributions d'Ekaterini TSALAMPOUNI et de Yann REDALIÉ qui ont en commun de trouver la clef herméneutique de Phm dans les grandes épîtres de l'Apôtre. La première sélectionne 1 Co 7,17-24 pour rendre compte du billet confié à l'esclave Onésime et décèle en Phm, malgré l'ambiguïté de Paul, un langage subversif potentiellement apte à saper l'inégalité d'un système social. Y. REDALIÉ expérimente Ga 3,23-28 en tant qu'axiome ecclésiologique paulinien. En ce sens, Phm participerait de la proclamation paulinienne de l'universalité et de l'égalité dans la réalité ecclésiale, par l'affirmation d'un accueil inconditionnel alliée à la reconnaissance des différences. John M.G. BARCLAY cherche davantage à situer Phm dans l'ensemble de la théologie paulinienne. La notion de *koinônia*, fruit de la foi commune au Christ (v. 17), lui permet de lire Phm comme la mise en œuvre d'une subordination du statut social à l'identité nouvelle reçue dans la relation au Christ. À son tour, Michael WOLTER envisage cette lettre comme une concrétisation éthique de la théologie paulinienne de laquelle procède manifestement son insistance sur l'amour du prochain (1 Co 8,1 ; 1 Co 13). La contribution de Stefano ROMANELLO clôt le recueil en reprenant la stratégie d'évangélisation de Paul qui vise à discerner dans l'éon présent (sans s'y conformer) ce qui relève de la volonté divine.

La haute qualité scientifique des productions du *Colloquium Œcumenicum Paulinum* fait depuis longtemps l'unanimité. Ce volume ne fait pas exception et s'avère nécessaire pour quiconque souhaite poursuivre une lecture critique de la lettre à Philémon. La variété des approches fait la part belle aux outils classiques de l'exégèse en contexte européen mais l'axe ecclésiologique retenu permet néanmoins d'en renouveler les conclusions. La communauté des chercheurs en Nouveau Testament est ainsi redevable aux participants de cette session d'avoir jugé utile à son projet de consacrer autant de temps et d'intelligence à ces 335 mots, véritable condensé de la notion paulinienne de liberté chrétienne.

Céline ROHMER

---

Andreas DETTWILER (éd.), *Jésus de Nazareth. Études contemporaines*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible 72 », 2017. 22,5 cm. 304 p. ISBN 978-2-8309-1642-3. € 24.

---

Ce volume réunit les contributions présentées lors d'un cours public proposé à Genève au printemps 2016. Les différents auteurs éclairent un vaste champ d'interrogations récurrentes autour du *Jésus historique*, faisant état des derniers résultats de la recherche scientifique.

A. DETTWILER se penche sur la question des sources, de l'embarras créé par la crucifixion et des enjeux de ces quêtes. Jürgen K. ZANGENBERG explore la culture galiléenne du premier siècle pour voir si le Galiléen présenté dans les Écritures peut s'y inscrire. Gerd THEISSEN étudie le lien entre Jésus et Jean-Baptiste afin de mettre en évidence les continuités et discontinuités entre les deux prédicateurs. Enrico NORELLI trace une esquisse de l'homme Jésus à travers ses relations : sa famille, ses disciples, ses adversaires ou

concurrents. Christian GRAPPE se pose la question de l'irruption du Royaume dans la proclamation de Jésus, sa nouveauté (ou pas), sa mise en œuvre dans l'action du prédicateur. Daniel MARGUERAT approfondit la notion de Jésus comme maître de sagesse ou poète ainsi que sa rhétorique de l'excès dans l'interprétation de la Torah. Annette MERZ propose une étude sur l'historicité des miracles de Jésus et leur signification (socioreligieuse, sociopolitique et individuelle). Martin EBNER sonde la position de Jésus envers la Torah. Était-il un scribe ? Quelle compréhension de la Loi ? Et quels dangers potentiels ? Adriana DESTRO et Mauro PESCE questionnent la dimension politique du Jésus historique à partir des hypothèses sur les causes de sa mort. Jean ZUMSTEIN considère les effets du passage sur terre de l'homme Jésus après sa mort et les débuts de la christologie (historicité de la résurrection, résurrection comme interprétation de cette mort, foi des premiers chrétiens).

La lecture de cet ouvrage permet de dessiner les contours d'un Jésus historiquement plausible. Il rend accessible au grand public les dernières avancées de la recherche, ses questionnements, sa méthodologie. Même si certaines reconstructions ne sont pas forcément convaincantes, l'étudiant de premier cycle comme les personnes qui se questionnent sur l'historicité de Jésus y trouveront de quoi réfléchir, voire répondre à leur questionnement. Une bibliographie conséquente, des tables par auteur (anciens comme modernes) viennent compléter l'ouvrage et faciliter la recherche sur tel ou tel point précis.

Priscille MOREL

---

## HISTOIRE ANCIENNE

---

ST. GREGORY OF NYSSA, *Anti-Apollinarian Writings*. Translated, with an introduction, commentary and notes, by Robin Orton, Washington DC, The Catholic University of America Press, coll. « Fathers of the Church 131 », 2015. 21,5 cm. xxiii-285 p. ISBN 978-0-8132-2807-5. \$US 39,95.

---

La collection « Fathers of the Church » vient de se doter d'un nouveau volume consacré aux deux écrits que Grégoire de Nysse composa contre Apollinaire de Laodicée : la longue *Réfutation des idées d'Apollinaire* et un écrit plus court, la *Lettre à Théophile contre les Apollinariens*. Robin ORTON publie en effet la première traduction anglaise de ces deux écrits – seule une traduction française existait antérieurement –, avec l'objectif d'une part, de contribuer à la recherche, qui commence à s'intéresser à ces écrits, et d'autre part, de rendre ces derniers accessibles à un public plus vaste que celui des spécialistes du Cappadocien. En effet, plusieurs écrits de Grégoire de Nysse, en premier lieu la *Réfutation*, ont souffert d'une mauvaise réputation auprès des chercheurs, celle d'être avant tout rhétoriques et pauvres quant à l'argumentation théologique. L'auteur souhaite revaloriser l'intérêt de ces écrits, notamment pour ce qui concerne l'étude des controverses autour des idées d'Apollinaire de Laodicée.

C'est pourquoi presque un tiers du volume (88 des 268 p. que compte l'ouvrage, hors appendice et index) est consacré à une introduction conséquente. ORTON revient sur le contexte doctrinal dans lequel la lettre et la réfutation ont été composées, sur les idées d'Apollinaire, sur les condamnations dont il a fait l'objet et sur sa recherche d'alliés. L'auteur fait remarquer que les évêques réunis lors du concile de Constantinople en 381 n'ont

pas vraiment cherché à répondre de manière argumentée aux idées d'Apollinaire. Au moment du concile, ce dernier a déjà composé, à la fin des années 370 ou au tout début des années 380, l'ouvrage qui représenterait le développement le plus mûr de sa pensée, à savoir l'*Apodeixis*. Cependant, au moment du concile, la plupart des évêques conciliaires n'y auraient pas eu accès. Grégoire de Nysse aurait cherché à combler ce manque avec la *Réfutation* et la lettre afin de répondre aux idées d'Apollinaire. L'auteur propose ainsi de dater la lettre après 385, et la *Réfutation* serait postérieure, voire pourrait avoir été composée après 387. Il montre ensuite combien ces deux écrits du Cappadocien sont utiles d'une part, pour rechercher la structure de l'*Apodeixis* d'Apollinaire (grâce notamment à la *Réfutation*) et d'autre part, pour déterminer quels pouvaient être les principaux arguments avancés par Apollinaire. L'auteur relève aussi la propre structure argumentative de Grégoire et ses techniques.

Après l'introduction, l'auteur propose une traduction et un commentaire des deux écrits de Grégoire. Il adopte pour cela une disposition particulière. En effet, alors que généralement le commentaire est situé en introduction, voire même plutôt dans les notes, ici, ORTON a choisi d'insérer le commentaire dans le corps même de la traduction ; il le distingue de la traduction en le mettant en italique. Il justifie cette pratique inusuelle par la complexité de la pensée de Grégoire de Nysse et par son projet de rendre plus accessible les œuvres de Grégoire de Nysse auprès d'un public plus large que celui des seuls spécialistes du théologien cappadocien. Comme les commentaires sont relativement courts, la lecture du texte de Grégoire est toujours aisée et sa compréhension est en effet facilitée par ces gloses intermédiaires.

En appendice, l'auteur propose une reconstruction hypothétique de la structure de l'*Apodeixis* d'Apollinaire, avec sept

parties. Il ajoute en fin d'ouvrage deux index, l'un thématique, l'autre concernant les références bibliques.

Sans aucun doute, la présente traduction anglaise et les travaux français déjà effectués sur ces écrits vont permettre le développement des recherches sur ces textes en particulier, et sur les débats de la fin du IV<sup>e</sup> siècle autour des idées christologiques d'Apollinaire en général.

De lecture facile, l'ouvrage s'adresse aussi bien aux spécialistes qu'à tout chercheur et à toute personne intéressée par les débats théologiques des premiers temps du christianisme.

Anna VAN DEN KERCHOVE

---

## HISTOIRE MÉDIÉVALE

---

Edina BOZÓKY (dir.), *Les saints face aux barbares au haut Moyen Âge. Réalités et légendes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2017. 24 cm. 206 p. ISBN 978-2-7535-5394-1. € 20.

Cet ouvrage collectif entend étudier les relations entre deux figures archétypales du haut Moyen Âge occidental – celle du barbare et celle du saint – afin de mieux comprendre la fabrique des textes hagiographiques et d'éclairer « l'attitude à l'égard de l'Autre, de l'Étranger » (p. 15), comme l'indique E. BOZÓKY dans sa brève introduction. Loin d'épuiser une telle problématique, l'ouvrage invite à poursuivre les recherches sur des questions essentielles encore non résolues. À lire cette série d'études de cas de grande qualité, généralement consacrées à un saint et centrées sur l'Europe du Nord (cinq articles sont dévolus à la Gaule du Nord, un au monde anglo-saxon, un à la Scandinavie) ou orientale (deux articles), secondairement à l'Italie (deux contributions),

on constate finalement que la construction de l'image du barbare, radicalement opposée à celle du saint, se met en place essentiellement au Moyen Âge central, à partir de l'époque carolingienne. Avant cette date, il est bien sûr question, dans l'hagiographie, de la rencontre entre les hagiographes romanisés (par exemple Grégoire le Grand ou Venance Fortunat au VI<sup>e</sup> siècle) et les peuples venus d'ailleurs, et cependant les auteurs présentent des relations davantage complexes et ambiguës, faites tant de confrontations et d'incompréhensions que de coopérations et d'entraides. Dit brièvement, les hagiographes s'accommodent d'une réalité politique et sociale nouvelle qui ne semble pas participer à la fabrique de nouveaux saints martyrs. La figure du saint patron, dont les reliques sont entretenues dans la ville, peut éventuellement faire office de saint protecteur face à un envahisseur, mais ce n'est que plus tard, semble-t-il, que la figure du barbare a pu devenir aussi celle du bourreau et faire l'objet d'une présentation stéréotypée, parfois au mépris de la chronologie. En même temps, cette période est celle de l'apparition dans l'Europe continentale de nouveaux peuples envahisseurs (Normands, Hongrois notamment) dont l'hagiographie se fait l'écho et d'un nouveau type de saints qui accompagnent la christianisation des marges de l'Europe.

Un tel tableau mériterait d'être confronté à d'autres dossiers hagiographiques à l'échelle d'une région donnée, à la manière de la synthèse proposée par Klaus Krönert et Charles Mériaux pour la province ecclésiastique de Reims. Un regard en direction du Midi languedocien permettrait aussi de nuancer la situation décrite par l'ouvrage. En cette terre de romanité, les barbares sont bel et bien présents dans l'hagiographie antérieure à l'époque carolingienne : les conflits liés à la présence wisigothique y ont laissé des traces, tandis qu'au Moyen Âge central, le thème de la violence des barbares est nettement moins mobilisé par les hagiographes. Le sujet manque de synthèses normalisées qui, à l'appui de textes solidement établis et dont

la transmission serait bien étudiée, permettraient d'appréhender le sujet avec davantage de clarté. C'est pourtant une condition essentielle à l'identification de cycles hagiographiques mettant en scène un persécuteur barbare comme l'Alaman Chrocus, ou à l'établissement de la chronologie et à l'évaluation de la fréquence de l'utilisation de la figure du barbare dans la construction des modèles de sainteté. Ce phénomène ne se limite pas au seul Moyen Âge central, comme le prouve le cas de la « nébuleuse hagiographique » (p. 15) dans laquelle, selon E. BOZÓKY, s'inscrit saint Livier : au XV<sup>e</sup> siècle, le saint apparaît comme le héros principal d'une chronique messine en langue vernaculaire. Son cas interroge les liens qui existent entre littérature latine et vernaculaire, et particulièrement entre littérature hagiographique et littérature épique. De ce point de vue, le traitement hagiographique de la figure du musulman mériterait aussi d'être appréhendé dans une perspective similaire, et gagnerait à être comparé à celui des peuples barbares germaniques ou septentrionaux afin de poursuivre l'étude de « l'attitude à l'égard de l'Autre, de l'Étranger », à laquelle ce livre nous convie.

Fernand PELOUX

---

## HISTOIRE MODERNE

---

Martin LUTHER, *Une anthologie (1517-1521)*.

Édition par Frédéric Chavel et Pierre-Olivier Léchat. Textes traduits et annotés par Jean Bosc, René Esnault, Maurice Gravier et Pierre Jundt, Genève, Labor et Fides, coll. « Histoire », 2017. 23 cm. 336 p. ISBN 978-2-8309-1618-8. € 20,90.

---

On ne peut que se réjouir de ce que ce jubilé des 500 ans de la Réformation inaugurée par l'affichage des 95 *thèses* abouties à une anthologie des textes de Luther pour la

période de 1517 à 1521. En effet, quoi de mieux, après avoir entendu ou réentendu parler du réformateur, que d'aller se plonger directement dans ses textes ? La période couvre donc le début du mouvement avec, en 1517 entre autres, les *95 thèses* (*Controverse destinée à montrer la vertu des indulgences*) ou encore la *Controverse contre la théologie scolastique*, pour arriver aux grands écrits réformateurs de 1520 : *De la papauté de Rome*, *À la noblesse chrétienne de la nation allemande*, *Le traité de la liberté chrétienne*. Elle s'achève en 1521, date à laquelle est prononcé notamment le discours devant l'Empereur à la diète de Worms, qui marque la rupture définitive avec Rome et entraîne la mise au ban du turbulent docteur évangélique. À côté de ces textes connus mais toujours à relire, l'intérêt de cette anthologie est d'éditer des lettres de Luther qui se réfèrent aux événements qu'il est en train de vivre et de déclencher. Cela, de notre point de vue, rend au geste réformateur un peu de sa dimension existentielle.

Les traductions de ces textes sont issues de l'édition des *Œuvres* de Luther par Labor et Fides. Une introduction historique et théologique de F. CHAVEL et P.-O. LÉCHOT ouvre le livre. En revanche, ne figure aucune introduction spécifique pour chaque livre, lettre ou sermon. Si l'on s'en passe plutôt bien dans l'ensemble, il nous semble que, pour les *95 thèses*, quelques notes permettant d'éclairer un lecteur néophyte sur certains points de vocabulaire scolastique n'auraient pas été inutiles.

Thibaut DELARUELLE

---

Jean-Robert ARMOGATHE, *Études sur Antoine Arnauld (1612-1694)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Univers Port-Royal 31 », 2018. 22 cm. 288 p. ISBN 978-2-406-05891-5. € 34.

---

Les recherches consacrées à Antoine Arnauld (1612-1694), surnommé le Grand

Arnauld par ses contemporains, se sont multipliées depuis une vingtaine d'années. Notre connaissance de ce personnage-clé de l'histoire intellectuelle du Grand Siècle s'est donc affinée, mais elle reste tributaire de deux limites. Tout d'abord, on s'est surtout intéressé à l'aspect philosophique de la pensée d'Arnauld, alors que les textes de philosophie ne représentent, quantitativement parlant, qu'une petite partie de sa colossale production (quarante-deux gros volumes *in-quarto* d'*Œuvres* pas tout à fait complètes, dites *Édition de Lausanne* parues entre 1775 et 1781, et constituées dans un but clairement apologétique par des sympathisants jansénistes). En second lieu, lorsque l'on s'est penché, en historien, sur la vie d'Arnauld ou, en théologien, sur sa doctrine, on l'a souvent fait en restant quelque peu prisonnier de ces coordonnées conceptuelles imposées par l'historiographie *interne* issue du mouvement janséniste (notamment la *Vie de Messire Antoine Arnauld*, qui constitue le quarante-troisième volume de l'Édition de Lausanne), alors qu'elles ne sont évidemment pas exemptes d'un certain esprit partisan, quand elles ne louchent pas carrément du côté de l'hagiographie.

Avec ce recueil de quinze articles qui récapitulent près de trente années de recherches arnaldiennes, Jean-Robert ARMOGATHE renouvelle puissamment notre connaissance de la vie et de la pensée d'Arnauld, en s'inscrivant dans la lignée des grands historiens du jansénisme (Jean Orcibal, Lucien Ceysens, Émile Jacques, Bruno Neveu, à la mémoire duquel ce volume est dédié). Plutôt que de présenter – il en existe déjà – une synthèse généraliste et panoramique des geste et pensée arnaldiennes, l'auteur propose, après une introduction qui rappelle les événements majeurs de la vie d'Arnauld, ce qu'il appelle des « études de micro-histoire » (p. 12), c'est-à-dire une sélection d'épisodes significatifs et importants dans le parcours d'Arnauld. L'intérêt et le caractère novateur

de ce volume viennent du fait que ces études sont conduites avec une impressionnante érudition, et enrichies par l'exploitation de sources *externes*, qui ne proviennent pas de l'historiographie janséniste et n'avaient été jusqu'à présent que très peu fréquentées par ceux qui s'intéressent à Arnauld, comme les archives de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, ou celles de l'Archevêché de Malines. S'il est évidemment impossible de restituer ici la richesse et les nombreux acquis de ce travail, signalons que l'on y trouve : une mise au point sur la formation intellectuelle du jeune Arnauld et une tentative de restitution du contenu des cours de philosophie qu'il donna en 1639-1641, à partir des publications de son élève Pierre Barbay ; des recherches particulièrement fouillées sur les relations, souvent conflictuelles, qu'Arnauld entretint avec les représentants des grands ordres religieux : l'Oratoire (« L'affaire Séguenot »), les cisterciens (« Arnauld et Dom Hilarion Rancati »), les dominicains (« Les premiers écrits thomistes d'Antoine Arnauld »), et bien entendu les jésuites ; des analyses innovantes sur quelques-unes des nombreuses (et souvent tortueuses !) affaires dans lesquelles Arnauld fut impliqué (« La Fourberie de Douai », « L'affaire Steyaert »). Deux chapitres s'intéressent aussi aux activités de traducteur et d'éditeur d'Arnauld, jusqu'ici peu étudiées.

L'auteur réussit indiscutablement son pari, en ce qu'il suscite et dissipe à la fois la complexité : il la suscite en portraiturant un Arnauld bien plus compliqué, sinueux, tacticien, retors parfois, que l'impavide et monolithique « machine à syllogismes, mitrailleuse théologique » dont parlait Sainte-Beuve ; il la dissipe en projetant une intelligibilité nouvelle sur certaines de ces furieuses controverses mêlant, d'inextricable façon, considérations personnelles, religieuses, théologiques et politiques dont le XVII<sup>e</sup> siècle français se fit une spécialité.

Sans hésiter à recommander chaudement ce beau volume, signalons néanmoins

deux regrets, qui ne changent rien à son intérêt ni à sa qualité. Tout d'abord, les nombreuses citations latines n'ont pas été traduites, ce qui privera sans doute ce livre de quelques-uns des lecteurs qu'il mériterait. En second lieu, les études ici rassemblées n'ont pas été classées dans l'ordre chronologique des épisodes de la vie d'Arnauld qu'elles évoquent. Cette dernière façon de procéder aurait, nous semble-t-il, permis de mieux dégager une certaine logique et des constantes structurantes dans le parcours d'Arnauld (notamment son intérêt croissant pour le thomisme, évoqué à plusieurs reprises). Ce volume aurait alors constitué plus explicitement encore ce qu'il représente déjà : une nouvelle *Vie de Messire Antoine Arnauld*, désormais indispensable pour qui s'intéresse à Arnauld, à Port-Royal et au jansénisme.

Denis MOREAU

---

## HISTOIRE CONTEMPORAINE

---

Alexis JENNI, Nathalie SARTHOU-LAJUS, *Une vie simple. Rencontre avec la communauté monastique d'Enzo Bianchi*, Paris, Albin Michel, 2017. 21 cm. 201 p. ISBN 978-2-226-32622-5. € 15.

Prix Goncourt 2011 pour son roman *L'Art français de la guerre*, Alexis JENNI est l'auteur d'une œuvre remarquable, tant par qualité de sa plume que par la diversité des genres abordés. Le présent ouvrage n'est pas le seul dans lequel il se livre à la délicate tâche de traiter de spiritualité chrétienne. Dans *Son visage est le tien* (Albin Michel, 2014), JENNI s'interroge sur le croire, compris non pas comme un savoir mais davantage comme un ressentir et un aimer. Il est également l'auteur de *La graine et le fruit* (La joie de lire, 2017), texte poétique sur la transmission délicate de la foi en forme de bande dessinée

autobiographique. *Une vie simple* est le fruit d'un travail de co-écriture avec Nathalie SARTHOU-LAJUS, philosophe et rédactrice en chef adjointe de la revue de culture contemporaine *Études*, qui s'est également intéressée à la question de la transmission, sous toutes ses formes et à tous les âges de la vie (*Le geste de transmettre*, Bayard, 2017). Par ailleurs, Nathalie SARTHOU-LAJUS est l'auteure d'une thèse de doctorat publiée sous le titre *L'éthique de la dette* (Presses universitaires de France, 1997), d'ouvrages sur la culpabilité (*La culpabilité*, Armand Colin, 2002), la destinée (*La défaite de la volonté. Figures contemporaines du destin*, Seuil, 2005) et l'espérance (*Sauver nos vies*, Albin Michel, 2013). Une fécondité littéraire remarquable.

*Une vie simple* tient du reportage, de l'enquête et plus encore de la méditation sur la pertinence et la beauté de la vie chrétienne. Dans l'esprit de Bose, et en cela sans le moindre souci de séduire, le lecteur est invité à faire l'expérience de la vie des moniales et des moines dans les pages d'un livre que l'on ouvre comme on séjourne dans la communauté, comme on y vit. Les auteurs ont aimé ce qu'ils ont goûté et le partagent avec émotion dans une écriture d'une rare beauté qui, d'une certaine manière, rappelle la caméra de Philip Gröning. Interrogé par le journal *La Vie* au moment de la sortie de son film *Le grand silence* (2005), le réalisateur s'interrogeait : « Comment fait-on un film qui, en décrivant un monastère, devient un monastère lui-même ? À ce jour, je ne sais pas comment, mais je sais que c'est faisable. À un moment donné, le film a trouvé sa forme et est devenu un espace et non une narration. » Il y a de cela dans l'œuvre de Nathalie SARTHOU-LAJUS et d'Alexis JENNI, qui nous invite à prendre le temps d'une retraite spirituelle. Ce livre est nourrissant à chaque paragraphe. Il est difficile de le refermer, comme de prendre le chemin du retour après une halte dans un tel lieu de vie.

Le projet de cette publication est né d'une rencontre entre les auteurs et Enzo Bianchi, venu dans la capitale présenter son livre *Don et pardon* (Albin Michel, 2015). À l'issue de cet entretien, le prier (de l'époque) a invité les futurs auteurs à faire connaissance avec la communauté de Bose. Différentes visites leur ont permis de vivre le quotidien des moniales et des moines. *Une vie simple* est le fruit de leurs interrogations et de leur émerveillement. L'écriture n'économise pas leur enthousiasme, ils prennent le temps de s'arrêter sur tout un ensemble d'éléments dont ils tirent d'enrichissantes leçons de vie. Une lecture délibérément optimiste, pétillante d'intelligence, qui a le talent de peindre en peu de mots les traits les plus essentiels d'une vie humaine atypique.

Pour les deux écrivains, Bose offre un cadre de vie inspirant qui préfigure ce que pourrait être un christianisme ouvert, non replié sur la défense d'identités, maladivement accroché aux dogmes et à la transmission d'une tradition affirmée intacte (p. 37-38). L'hospitalité est une particularité constitutive de ce monachisme, finement analysée dans cet ouvrage. Alexis JENNI et Nathalie SARTHOU-LAJUS soulignent combien cette disposition, visible dès l'accueil des visiteurs à l'entrée du monastère, imprègne chaque espace et chaque instant. Elle s'observe dans le choix de la mixité, un vivre ensemble monastique inédit, dans le respect de l'altérité. Cela constitue, dans la visée œcuménique, une composante hautement significative de la spiritualité bosienne. Fondée par Enzo Bianchi le 8 décembre 1965, au lendemain du concile Vatican II et dans ce qu'il estimait être son esprit, la communauté compta dès ses premières heures des frères, certes issus du catholicisme, mais aussi d'autres traditions chrétiennes. Cette exigence demeure aujourd'hui encore une profonde réalité. L'ouverture aux autres Églises ne se cantonne pas à une simple tolérance, à une acceptation, à un bienveillant respect,

elle s'inscrit dans une démarche qui cherche à découvrir en l'autre ce qu'il a de meilleur et permet de s'enrichir à travers lui (p. 105-129). La conviction que son altérité est indispensable à la construction de l'humain conduit la communauté à s'engager dans le dialogue avec les croyants d'autres religions. Le monastère est aussi un lieu d'accueil pour les visiteurs et les retraitants (près de 12 000 personnes chaque année) quelle que puisse être leur provenance, leur religion – si tant est qu'ils en aient une.

Enfin, cet essai montre l'importance d'une « préoccupation constante » (p. 151) pour la beauté. Elle est « présente partout », une « forme d'accueil » (p. 155) dont témoignent le soin apporté aux espaces verts, les fontaines (p. 21), les sculptures modernes que l'on peut y admirer, la propreté des lieux, leur architecture, l'impressionnant travail de l'atelier iconographique auquel nous ajoutons les peintures et les tapisseries de Sœur Sylvie, protestante cévenole et membre de la communauté, la qualité d'une liturgie chantée à quatre voix, la saveur d'un pain frais et de légumes cultivés sur place (p. 161-162). « La beauté, c'est l'un des éléments qui m'ont attiré ici [...] Une manière d'exprimer la beauté à laquelle on aspire à travers la prière elle-même », admet Matthias, moine de confession protestante né à Vevey (Suisse). Enzo Bianchi aime rappeler qu'elle « est pour beaucoup la principale voie d'accès à la spiritualité » (p. 159).

*Une vie simple* ouvre un véritable lieu de réflexion sur l'idée de Dieu, telle que la définit le fondateur de la communauté monastique de Bose dans un article de la revue *Études* de juillet 2011, dont les rédacteurs offrent de substantiels extraits en fin de volume (p. 184-185). Enzo Bianchi parle de « grammaire de l'humain » (cité p. 185) pour décrire « l'humanité de Jésus comme un récit de Dieu » à partir de quoi il met en relief ce que nos deux auteurs considèrent être « l'originalité fondamentale du christianisme » (p. 184).

Bianchi affirme que dans la personne de Jésus, Dieu a vécu l'expérience de toute femme et de tout homme par un accueil fondamental, celui de leur altérité. Les Évangiles révèlent un Dieu auquel la vie de Jésus de Nazareth a « donné des sens humains » (*ibid.*). Ce vécu a *évangélisé* Dieu. Sur cette voie, les sœurs et les frères de Bose que ce livre dépeint dans leur quotidien, comprennent la vie chrétienne comme un cheminement d'humanisation. L'une des nombreuses qualités de ce livre est de le formuler avec la simplicité qu'il entreprend de décrire.

Jean-Luc ROLLAND

---

Magda TROCMÉ, *Souvenirs d'une jeunesse hors normes*. Édition commentée de Nicolas Bourguinat et Frédéric Rognon, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Écrits de femmes », 2017. 24 cm. 253 p. ISBN 978-2-86820-979-5. € 24.

---

Un avant-propos de Patrick Cabanel montre les couples pastoraux ouverts sur le monde, grâce souvent à des épouses venues de loin, socialement ou géographiquement, alors que le clergé catholique français est puissamment autochtone. L'introduction de Frédéric Rognon rappelle l'itinéraire d'André Trocmé, puis celui du couple, notamment leurs engagements dans le Mouvement international de la Réconciliation (IFOR), qui sera celui de toute leur vie.

Certes, Magda a été l'épouse d'André Trocmé et, ensemble, ils ont beaucoup construit. Sans doute ne se serait-on guère intéressé à ces *Souvenirs* si elle n'avait pas porté ce patronyme – et cela aurait été dommage.

Ce livre relate l'histoire de Magda jusqu'à son mariage et, ce faisant, retrace l'histoire d'une enfant malheureuse de

n'avoir point connu sa mère morte à sa naissance (1901), et qui a souffert d'un manque d'amour. C'est à la demande de ses enfants que Magda TROCMÉ rédige puis, l'âge venant, dicte ses souvenirs. Le style et la pénétration psychologique rendent ce livre universel. Les premières pages sont passionnantes. Elles montrent comment, à travers diverses strates de souvenirs, de phrases incomprises en leur temps, une petite fille part à la recherche de la vérité. Elle traduit là l'éveil de la conscience d'une enfant. Une photographie représente le couple magnifique formé par ses parents. Son père, Italien, officier, sa mère d'origine russe et d'une rare beauté, tous deux protestants appartiennent à la petite noblesse. Ils habitent Florence et se marient à l'Église vaudoise. Sa mère morte, Magda est d'abord élevée par sa grand-mère russe, en même temps que sa cousine Lalli dont les parents sont divorcés. Son père ne lui rend pas souvent visite. Pour ces deux petites filles quasi jumelles, cette grand-mère très cultivée, pianiste, polyglotte, apporte, outre une certaine forme de tendresse, une ouverture sur le monde. L'histoire de cette grand-mère russe est, en elle-même, déjà un roman ! Son père avait été décembriste et elle était née à Irkoutsk. L'amnistie de 1856 avait permis aux décembristes de quitter la Sibérie et ses parents s'installèrent alors à Genève, refuge de tous ceux qui recherchaient la liberté politique ou religieuse. Leur fille Varia suivait les cours à l'université et, comme plusieurs de ses professeurs étaient aussi pasteurs, elle allait le dimanche les écouter, premier pas qui l'amena à rejoindre plus tard l'Église vaudoise. À dix-huit ans, Varia épouse un bel officier de la Garde impériale, mais malgré la naissance de trois filles, dont Nelly – la mère de Magda –, le ménage vit séparé, lui en Russie et elle à Florence où, bientôt, elle tient une pension pour voyageurs russes. Chez sa grand-mère, Magda voit se succéder les *misses*, *Fräulein*, mademoiselles, gouvernantes de tous pays char-

gées de lui apprendre leur langue. À huit ans, on la place comme interne chez les diaconesses (allemandes de Kaiserwerth) installées à Florence. Puis, son père s'étant remarié, elle part vivre chez lui. Sa belle-mère, nourrissant une jalousie malade à l'égard de sa mère morte, la rendra très malheureuse. Sous l'influence de sa cousine Lalli et de camarades, elle demande à devenir catholique. L'évêque va jusqu'à la rebaptiser ! Elle a onze ans quand son père la place dans une pension catholique comme interne. Elle y reste cinq ans, et en sort avec le Prix d'honneur. Sa conversion ne lui apporte guère la paix morale qu'elle cherche et, peu à peu, elle se détourne du catholicisme. Elle souhaite aller à l'université, mais sa belle-mère s'y oppose. Elle entre alors à l'Institut Supérieur du Magisterio, sorte d'École normale. Pendant ses études, elle fait deux séjours à Torre Pellice. Là, elle conçoit ce que pourrait être, sur le modèle du Lycée Vaudois, un lieu d'expérimentation pédagogique, ouvert à la jeunesse rurale et diffusant des valeurs d'humanisme et de tolérance. C'est sous son influence qu'ouvrit en 1938, au Chambon-sur-Lignon, l'École nouvelle cévenole. En parallèle de ses études, parce qu'elle est revenue dans l'Église vaudoise et pour suivre l'exemple de sa grand-mère très tournée vers les œuvres sociales, elle s'occupe d'enfants de milieux populaires, notamment par l'intermédiaire des Unions chrétiennes de jeunes filles. C'est ce travail social auprès des plus démunis qui, avec ses diplômes, lui permettent d'obtenir une bourse pour la New York School of Social Work. Là, elle loge à l'International House, où soixante-et-onze nationalités se côtoient. Elle donne des leçons de français pour payer sa pension. Son travail sur le terrain (*field work*) dans les différents quartiers de la ville, la passionne. C'est dans ce Foyer international que celle que l'on appelle alors *la belle Florentine* rencontre André Trocmé, venu aux États-Unis pour poursuivre ses études de théologie en œu-

vrant comme précepteur des enfants Rockefeller. On peut parler d'un coup de foudre réciproque puisqu'ils se fiancent après s'être parlé trois fois et avoir constaté qu'ils partageaient les mêmes valeurs. Mais avant de quitter les États-Unis, Magda passe quelques semaines dans un sanatorium. Ils se marient le 12 novembre 1926 à Saint-Quentin, dans le fief Trocmé, et partent en voyage de noces en Suisse et en Italie – là s'arrête le livre.

Plusieurs fois, Magda TROCMÉ a fait allusion à des mémoires écrits par André. C'est parce que ce récit est bien plus que des souvenirs, d'ailleurs souvent sans repères chronologiques, qu'il méritait cette postface érudite de Nicolas Bourguinat et de Frédéric Rognon qui replacent le témoignage de Magda dans divers contextes, en premier lieu dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses courants politiques, libéraux et sociaux. Les auteurs montrent aussi que les liens entre l'Italie et la Russie n'étaient pas seulement ceux des exilés politiques, mais relevaient de raisons intellectuelles, artistiques, religieuses, et parfois simplement climatiques. À travers l'exemple de Magda, cette postface développe également, d'une façon comparative, ce qu'était l'enseignement féminin en Italie, pris entre l'État et l'Église, et très marqué selon les différentes classes sociales. L'itinéraire de Magda correspond à la fois à son désir d'études longues, et aux possibilités offertes par l'État. Enfin, les auteurs traitent de ce qu'André Trocmé appelait « la religion de Magda » : ils montrent qu'elle avait suivi sa propre évolution spirituelle, refusant tout dogmatisme, donnant la primauté à la liberté, se focalisant sur les valeurs éthiques et l'engagement concret. C'est sur cet idéal commun de service auprès des déshérités, au service de la paix et de la justice, que s'est constitué le couple Trocmé.

Gabrielle CADIER-REY

---

## THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

---

Denis MÜLLER, *Dieu. Le désir de toute une vie*, Genève, Labor et Fides, 2016. 21 cm. 157 p. ISBN 978-2-8309-1612-6. € 14.

---

Ce livre se veut une réflexion en dialogue avec la culture ambiante sur ce que le mot *Dieu* veut dire. Précisons que cette réflexion se veut incarnée, existentielle, et non pas un simple exercice spéculatif. Car la question de Dieu engage l'existence tout entière. L'essai ne fera donc pas dans le faux-semblant mais soumettra cette idée de Dieu au prisme du mal, du tragique, de l'absurde, comme à celui de la raison avec toutes ses hypothèses. Il luttera à armes égales, pourrait-on dire, avec l'agnosticisme voire l'athéisme. L'auteur se livre d'ailleurs lui-même personnellement pour signifier cette incarnation fondamentalement inscrite dans notre désir.

La question de Dieu ainsi posée, on pourrait penser qu'il s'agit de la réactualisation d'un vieux débat théologique sur le fait de savoir ce que l'on peut dire de Dieu au-delà ou en deçà de la christologie. Du reste, MÜLLER n'hésite pas à critiquer une foi réduite à la *jésulogie*, c'est-à-dire une foi qui ne va pas au-delà de la personne de Jésus. Mais sa critique de ce qu'il appelle « les méthodes descriptives » (p. 17), c'est-à-dire des démarches de types historique et sociologique (en exégèse notamment), qui interprètent essentiellement Dieu comme une représentation (et donc une invention) fruit d'un contexte historique et social, laisse comprendre que là n'est pas le fond de la question. Il s'agit plutôt, nous semble-t-il, d'insister sur la nécessité de poser Dieu comme Autre : Autre de Jésus, Autre des expressions contingentes historiques. Et ainsi de voir quel sens et quelle place prend cet Autre dans le discours, qu'il soit croyant ou athée. Il y a là, encore et

toujours, un enjeu majeur pour toute dogmatique, et *a priori* toute dogmatique en contexte post-métaphysique, d'articuler ce que les sciences sans cesse réduisent à des contingences d'une part, et d'autre part quelque chose de révélé, certes dans l'histoire et ses contingences mais qui ne s'y réduit pas (au contraire, qui y insiste et y produit du discours et des effets). C'est à cette place, si nous l'avons bien compris, que l'auteur situe la question de Dieu. Cette approche renouvelée de la question ne peut pas se faire sans assumer la crise, la catastrophe, que provoque la théologie de la croix sur tout discours (la croix sera assumée durant tout le livre en étant *in fine* associée sans détour à l'amour de Dieu).

Le livre se déploie sur un tête-à-tête avec l'athéisme pris au sérieux, dans une confrontation qui n'est pas binaire (l'un ou l'autre) mais résolument dialectique. Il identifie l'origine ou le ressort de la question de Dieu au sein de l'existence dans ce qui fait ses limites – la mort et son injustice – et, à l'inverse, dans l'aspiration à l'union contre cette désunion, cette inimitié, cette déchirure. Cette origine n'est en revanche pas transparente ni univoque, puisqu'aussi bien c'est au nom de la défense de la vie que l'on tue atrocement les autres. Elle est donc fondamentalement ambiguë, et c'est là où la croix joue comme instance critique radicale (et permet ainsi au christianisme d'être possiblement le seul monothéisme à pouvoir révéler « la possible perversion de la religion », p. 148). C'est en ce sens que la foi chrétienne est nécessairement une expérience du tragique (donc d'un certain non-sens) qui constitue une traversée et une subversion de ce tragique. C'est ce dépassement possible qui est lumière, véritable révélation d'un pardon, véritable résurrection pascalle.

Denis MÜLLER réactualise en se l'appropriant la logique du pari de Pascal, non en en faisant une opération spéculative ni intellectuelle, mais en reliant le pari que nos préoccupations quotidiennes avant-

dernière (au sens de Bonhoeffer) ont du sens, au pari que l'ultime peut alors, également, en avoir. Si nous avons bien compris, il s'agit en quelque sorte de dire : si vous faites le pari que votre quotidien a du sens, alors faites également le pari que la vie tout entière a du sens (ce que l'auteur appelle le pari de l'amour et de la joie). Rejoignant la veine mystique, l'auteur pose l'expérience de Dieu dans le registre érotique (en rupture avec l'opposition binaire entre *éros* et *agapè* de Nygren) : « En termes plus terrestres, je peux douter de tout, du sens de la vie et de l'existence de Dieu ; *mais quand je fais l'expérience de l'amour infini, quand je me sens et que je me sais aimé, alors Dieu est, tout simplement. Et c'est la joie qui domine* » (p. 138).

Nul doute que cet essai convoque la théologie dans son actualité en suggérant que poser aujourd'hui la question de Dieu n'est sans doute plus poser comme hier la question du théisme (avec tout son appareillage métaphysique préalable et nécessaire) mais celle d'un signifiant dans l'horizon de sens qu'il peut permettre, et son possible ancrage dans le désir humain. Aussi bien, perdre ce signifiant pourrait signifier perdre le sens et son ultime, et donc perdre beaucoup – sinon tout – de ce qui fait l'humain.

Thibaut DELARUELLE

---

Christophe J. KRUIJEN, *Peut-on espérer un salut universel ? Étude critique d'une opinion théologique contemporaine concernant la damnation*, Les Plans-sur-Bex/Paris, Parole et silence, coll. « Sagesse et cultures », 2017. 24 cm. 780 p. ISBN 978-2-88918-961-8. € 38.

---

L'enfer est-il toujours et doit-il être toujours une doctrine et une croyance catholiques ? À cette question, ce livre répond par un *oui* résolu après une enquête

impressionnante par son érudition, sa minutie et son étendue. Même s'il ne se prétend pas exhaustif, il passe en revue, analyse, discute aussi bien les textes du magistère que ceux de la tradition, et les écrits de nombreux théologiens récents (avec une place prééminente donnée à Balthasar et Rahner dont on sait combien l'influence a été grande dans le catholicisme postconciliaire). Par contre, les protestants, c'est annoncé d'emblée, ne sont pas pris en compte (seuls Barth et Brunner sont très brièvement mentionnés, mais ni Cullmann ni Bultmann ne sont convoqués). Le chapitre cinq est une longue exégèse canonique (autrement dit sans examen historico-critique et sans reprise herméneutique) des passages de l'Ancien et du Nouveau Testaments en rapport avec ce thème. Le chapitre huit (« Essai d'évaluation critique ») nous a frappé par une présentation à nos yeux très scolastique.

Chr. J. KRUIJEN repère dans le catholicisme deux courants principaux, chacun ayant quantité de variantes et de nuances. Le premier, le plus traditionnel, autrefois largement majoritaire, affirme l'existence d'un enfer où il y a des damnés (en grand ou en petit nombre, les avis divergent) et y voit un élément constitutif de la foi et de la pastorale catholiques ; il est aujourd'hui en recul, car la damnation choque la modernité. Le deuxième, qui tend aujourd'hui à se répandre, ne nie pas l'enfer (ce serait contredire les Écritures et la Tradition), mais suggère qu'il pourrait bien être vide d'hommes et ne contenir que des démons. L'universalisme du salut humain n'y est pas une certitude ou une affirmation de foi, mais une espérance généreuse et optimiste qu'il est permis aux chrétiens de cultiver. L'auteur estime que ce second courant s'écarte considérablement, parfois jusqu'à la contredire, de la doctrine répétée au fil des siècles par l'Église et qu'il risque d'entraîner des conséquences pastorales négatives (en faisant perdre la conscience de ce que

l'existence présente a de décisif pour le salut éternel). Il conclut en invitant l'autorité ecclésiastique à « une réaction plus vigoureuse contre un automatisme du salut qui va se généralisant ».

Le courage de se situer à contre-courant et d'être impopulaire, ce livre l'assume. Est-ce à bon escient ? Nous n'en sommes pas convaincu, mais il a le mérite (que le mérite ne sauve pas n'empêche pas de le reconnaître) de le faire non pas à la légère ou de manière épidermique, mais après une enquête approfondie. Ce type de catholicisme nous semble vraiment très éloigné tant théologiquement que spirituellement des préoccupations et démarches dominantes dans le protestantisme (encore que l'on trouve des positions et des argumentations voisines dans certains milieux *evangelicals*).

André GOUNELLE

---

Élisabeth BEHR-SIGEL, *En marche vers l'unité. Point de vue d'une théologienne orthodoxe*. Édition établie et préfacée par Olga Lossky, Paris, Cerf, 2017. 24 cm. 340 p. ISBN 978-2-204-11766-1. € 24.

---

Ce recueil d'articles pourrait paraître à première vue hétéroclite par les thèmes abordés, mais aussi en raison de sa temporalité. L'écriture court de 1932 à l'orée des années 2000, près d'un siècle de réflexion et d'engagement, voire d'interrogations, de conversion et de rencontres. Cependant, l'ouvrage est traversé par une unité qui va bien au-delà d'Élisabeth BEHR-SIGEL elle-même. En cela, Olga Lossky, dont on reconnaît la main experte derrière le choix des textes, a parfaitement raison d'écrire dans sa préface à l'ouvrage : « Fidélité créatrice ne signifie pas audace inconsidérée : les propos d'Élisabeth n'ont rien de radical ni de révolutionnaire. Les évolutions qu'elle propose sont à lire en

filigrane, dans le sillage de la pensée de ses prédécesseurs qu'elle n'a de cesse de présenter et d'approfondir » (p. 9).

Son parcours intellectuel est généreux, érudit. Elle médite sur la Bible, travaille sur les Pères de l'Église, dialogue avec les penseurs, les théologiens et les intellectuels. L'auteure les a bien connus, que ce soit à travers leurs œuvres ou en personne. Élisabeth BEHR-SIGEL est l'une des leurs, tant elle en a capté l'esprit et la profondeur. Elle n'en est cependant pas que l'interprète. Au fil des pages de cet ouvrage, qui s'organise selon cinq axes principaux (Bible, tradition, œcuménisme, laïcité et chrétiens dans le monde), il ressort une réflexion unie et cohérente qui n'a rien à envier à ses pairs dont elle tente continuellement de transmettre la pensée : Afanassieff, Boulgakov, Evdokimov, Lossky, mais aussi Lev Gillet, si déterminant dans sa vie.

Le titre de l'ouvrage en rend bien compte. *En marche vers l'unité* peut être interprété de multiples manières. Est-ce de l'unité des chrétiens dont il est question ? Issue du protestantisme, l'auteure n'a jamais renié ses origines occidentales en embrassant l'orthodoxie. La continuité de l'Occident vers l'Orient appelle un engagement théologique profond. Aussi, en articulant unité et intercommunion, l'auteure écrit : « Il s'agit de tendre non à l'intercommunion, mais à la communion de telle sorte qu'elle n'apparaisse pas comme le signe de l'indifférenciation doctrinale, mais au contraire de l'approfondissement de la foi » (p. 164).

L'unité n'est pas que confessionnelle ou œcuménique, elle est aussi humaine. Car Élisabeth BEHR-SIGEL est marquée par l'incarnation de la foi dans les œuvres. Son engagement au sein de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture (ACAT) est bien au carrefour de l'espoir œcuménique et de l'agir au service de l'humanité et de la protection de sa dignité. L'unité dont il est question dans l'ouvrage embrasse consciemment différents niveaux

de tensions qui la constituent. La tension entre l'Église et le monde façonne la relation entre laïcité et consécration dans l'Église : « Uni au Christ, chaque chrétien, chaque baptisé, quelles que soient ses fonctions spécifiques – qu'il soit laïc ou prêtre (au sens culturel), qu'il vive dans la solitude ou au milieu du monde – est appelé à participer à sa manière propre au sacrifice sacerdotal du Christ, en offrant sa vie, ses activités comme un sacrifice spirituel agréable à Dieu » (p. 205).

Les quelques pages bibliographiques données en conclusion sont bien utiles pour se placer dans le contexte de l'écriture de ces multiples textes. Remarquons que la question de l'ordination des femmes à laquelle Élisabeth BEHR-SIGEL a tant réfléchi est presque absente de l'ouvrage. Sans doute faut-il y voir un choix éditorial attaché à faire découvrir aux lecteurs des aspects moins connus de l'auteure, comme les quelques pages dédiées aux Droits de l'Homme, ou encore des réflexions plus intimes qui explorent, toujours avec érudition et culture, l'inépuisable question de la présence et de l'action de Dieu dans le monde.

Tout au long de l'ouvrage, en filigrane, se distingue le cheminement à la fois intellectuel et spirituel d'Élisabeth BEHR-SIGEL. Ce recueil d'articles est une invitation à penser, à croire, mais surtout à espérer.

Nicolas KAZARIAN

---

Alexandre GANOCZY, *Théologie en modernité. Une introduction à la Théologie systématique de Wolfhart Pannenberg*, Paris, Cerf, 2018. 21 cm. 240 p. ISBN 978-2-204-12501-7. € 20.

---

La théologie de Wolfhart Pannenberg n'est pas encore bien reçue dans le monde francophone. On aurait tort de la réduire à son ouvrage de jeunesse, *Esquisse d'une christologie*, traduit dans les années 1970.

Depuis 2013 et vingt ans après sa parution en Allemagne, sa *Théologie systématique* est disponible en français. Cette traduction a enfin rendu accessible sa pensée théologique plus globale. Pourtant, ce *magnum opus* en trois volumes ne semble pas avoir conquis suffisamment de lecteurs, y compris parmi les étudiants en théologie. Dans ce contexte, Alexandre GANOCZY a pris l'heureuse initiative d'écrire un livre d'introduction à cette œuvre majeure du théologien allemand.

GANOCZY observe que la recherche de Pannenberg est menée dans un triple dialogue : avec l'anthropologie contemporaine, avec les sciences de la nature et avec les différentes Églises (p. 12). L'auteur ne se contente pas de restituer cette théologie dialogique de manière objective : « Mon résumé ne prétend pas seulement servir de guide de lecture, il veut aussi présenter la réponse d'un dogmaticien catholique au discours théologique de ce grand systématique luthérien, et cela dans le même esprit œcuménique qu'il manifesta tout au long de son œuvre » (p. 7-8). Le théologien catholique cherche à exposer tous les chapitres de la *Théologie systématique* et en même temps à discuter avec son collègue protestant.

Cet ouvrage d'initiation permet de lire de nombreux passages de la *Théologie systématique* et de comprendre diverses affirmations fondamentales de son auteur. Mais ce n'est pas un exercice aisé de résumer une pensée complexe tout en engageant une discussion avec elle. GANOCZY se concentre sur certains points au détriment de certains autres.

Un seul exemple. Dans le chapitre « Une ecclésiologie œcuménique » (p. 163-209), le plus long de son livre, l'auteur discute différents thèmes que Pannenberg aborde dans le troisième volume de sa *Théologie systématique*, tels que le rapport du Règne de Dieu et de l'Église, le baptême et le repas du Seigneur ou le ministère du pape. En revanche, il passe totalement sous silence un autre sujet que

Pannenberg intègre dans la problématique ecclésiologique de ce troisième volume et qui est loin d'être négligeable dans le dialogue luthéro-catholique : la justification par la foi, sur laquelle la contribution de Pannenberg mérite d'être découverte.

Comme tous les livres d'introduction, le livre de GANOCZY invite son lecteur à lire lui-même l'ouvrage de Pannenberg pour découvrir réellement sa théologie.

Ken YAMAMOTO

---

## ÉTHIQUE

---

Pierre-Yves BRANDT, Jacques BESSON (éd.), *Spiritualité en milieu hospitalier*, Genève, Labor et Fides, coll. « Psychologie et spiritualité », 2016. 23 cm. 183 p. ISBN 978-2-8309-1586-0. € 19.

---

L'intérêt croissant de nos contemporains pour la spiritualité mais aussi la baisse du sentiment religieux ont reconfiguré la fonction d'aumônier des hôpitaux au cours des dernières décennies. S'ajoute à cela une pluralité religieuse liée aux flux migratoires, qui complexifie encore le problème. En conséquence, les aumôniers hospitaliers tendent à devenir de plus en plus souvent des spécialistes de l'accompagnement spirituel et les aumôneries voient leur spécificité confessionnelle s'effacer pour devenir œcuméniques ou même interreligieuses. C'est pour rendre compte de ces transformations que les auteurs de cet ouvrage ont réuni diverses contributions de chercheurs ou médecins.

L'ouvrage est organisé en trois parties. La première brosse le cadre théorique de l'intégration de la spiritualité et de la religion dans les modèles de soins mis en place dans un système hospitalier. P.-Y. BRANDT y distingue trois modèles : le cadre de l'institution religieuse, celui de l'intervenant religieux externe et celui

de l'aumônerie intégrée dans l'hôpital, avec pour chaque cas les compétences requises, en regard des autres soignants. J.-B. DAEPEN prône une séparation assez claire des compétences, même si le médecin qu'il est se rend attentif à la dimension psychique et spirituelle : « Laissons à l'aumônier la part de Dieu et regardons nos patients dans les yeux ! » s'exclame-t-il. J. BESSON, chef de service en psychiatrie et superviseur de l'aumônerie en psychiatrie en Suisse romande, constate l'impact de la spiritualité sur la santé physique et mentale. Le vide existentiel de notre société favorisant, selon lui, dépression, agression et addiction, il plaide pour une meilleure intégration de la spiritualité dans les soins psychiatriques.

La deuxième partie étudie plus en détail « l'intégration de la dimension religieuse et spirituelle dans divers contextes hospitaliers ». On trouve d'abord l'évolution des soins périnataux dans le Valais entre 1944 et 2014, marquée par le retrait progressif des sœurs hospitalières et les modifications dans l'accompagnement des processus de deuil périnatal qui en résultent. À l'inverse, la Roumanie a autorisé récemment les activités religieuses dans l'espace public.

La troisième partie est consacrée au domaine des soins palliatifs. La dimension spirituelle a une place naturelle dans ce milieu marqué par l'accompagnement global du patient. G. BORASIO affirme la nécessité d'une équipe pluridisciplinaire où chacun, y compris l'aumônier, doit trouver place, de manière à améliorer la *qualité de vie* du patient, concept qui fait l'objet d'un développement intéressant. D. LÜDDECKENS aborde le champ des religiosités alternatives, qui ont fait leur entrée dans le monde des soins et visent essentiellement à favoriser le *lâcher-prise*. B. ZEUGIN et R. WALTHERT étudient plus en détail le cas des maisons de soins palliatifs en Suisse.

L'ouvrage intéressera des chercheurs en psychologie ou sociologie, des méde-

cins, des aumôniers hospitaliers, sensibles aux questions nouvelles rencontrées dans notre monde en mutation et désireux d'interroger à nouveaux frais l'intégration de la spiritualité dans les soins.

Christine RENOARD

---

## THÉOLOGIE PRATIQUE

---

Innocent HIMBAZA, François-Xavier AMHERDT, Félix MOSER, *Mariage et bénédiction : apports bibliques et débats en Église*, Paris, Cerf, coll. « Cerf Patrimoines », 2018. 22 cm. 277 p. ISBN 978-2-204-12583-3. € 24.

---

« Parler du mariage chrétien en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle constitue assurément un défi » : voilà les premières lignes de la quatrième de couverture de l'ouvrage. Les trois auteurs ont relevé le défi avec une grande honnêteté intellectuelle en approfondissant, chacun, leur domaine de compétence. Une première partie (Innocent HIMBAZA) est consacrée à l'Ancien Testament d'un point de vue de bibliste, une deuxième (François-Xavier AMHERDT) qui envisage la question sous l'angle de la pastorale catholique, et une troisième (Félix MOSER) qui prend en compte, du point de vue de la théologie pratique, la situation du protestantisme réformé. Enfin, la conclusion permet aux trois auteurs de confronter leurs points de vue et de mettre, chacun, en évidence ce qu'il peut accepter chez l'autre et ce qui fait sa spécificité propre.

Chaque contribution présente, dans un premier mouvement, la compréhension du mariage et de la bénédiction (d'un point de vue biblique, catholique et protestant réformé) ; puis elle confronte ces fondements à la réalité de la société d'aujourd'hui.

La première partie montre la complexité de la Bible face à ces notions de mariage et de bénédiction et l'auteur a le souci de présenter un éventail large des textes, ce qui permet de mettre à mal toute définition trop rapide fondée sur quelques versets. Il a également le souci de montrer que les passages retenus ne peuvent pas tous servir de références pour aujourd'hui et qu'un travail d'interprétation est toujours nécessaire. Les passages étudiés peuvent surprendre le non-spécialiste de l'Ancien Testament car certains semblent assez loin de la notion de mariage et l'auteur permet d'entrer dans l'argument grâce à une étude très approfondie du texte lui-même.

Dans la deuxième partie, le théologien catholique se place d'abord dans une perspective historique et, en particulier, met en lumière la notion de sacrement du mariage dans la dimension de l'évolution de l'Eglise en intégrant sa contribution dans les réflexions des synodes des évêques de 2014-2015 et dans l'exhortation *Amoris Vitae* (sur la famille, 2016). L'ensemble du chapitre est mis sous le signe du « mariage comme vocation à vivre l'alliance ». Le deuxième volet (bénédiction) présente la position de la pastorale catholique aujourd'hui et envisage la possibilité de bénédiction individuelle pour les homosexuels et les divorcés-remariés.

Enfin, la troisième partie part elle aussi d'un point de vue historique : dans le contexte de la Réforme, des bouleversements sociaux et de l'essor intellectuel de la Renaissance, les réformateurs en sont arrivés à refuser le caractère sacramentel du mariage. De cela découle la possibilité d'envisager, dans un contexte théologique nouveau, des situations nouvelles. Aujourd'hui, constate Félix MOSER, on assiste à la désacralisation du mariage et à la sacralisation de l'amour. La conception théologique héritée des réformateurs implique une prise en compte de ce changement de point de vue dans la société d'aujourd'hui et cela transforme de façon

significative les propositions liturgiques des Églises protestantes réformées. Mais l'auteur tient à rappeler que toutes les dénominations protestantes n'ont pas un discours commun quant au mariage des couples de même sexe.

La conclusion permet de mettre en parallèle dissonances et consonances, chaque auteur ayant le souci de prendre en considération le point de vue de l'autre et de justifier scrupuleusement ses réticences, voire son désaccord. Elle permet aussi au lecteur d'avoir une vision claire de l'endroit d'où parle chaque auteur et de pouvoir entrer dans un débat qu'il est difficile aujourd'hui d'éluder avec un bagage d'arguments et de connaissances qui devraient lui éviter de commettre des raccourcis approximatifs ou même des erreurs de jugement.

Christiane CHAMBRAUD-NANI

---

## PHILOSOPHIE ANALYTIQUE DE LA RELIGION

---

Francis GUIBAL, *Le souffle et la parole. Liberté philosophique et inspiration biblique*, Paris, Les Éditions du Félin, coll. « Les marches du temps », 2017. 23 cm. 249 p. ISBN 978-2-86645-854-6. € 25.

---

L'ouvrage rassemble une série d'essais autour de la conviction que la parole (philosophique) est suscitée et portée par ce qui l'excède, à savoir le souffle de l'Esprit. De même, il n'y a pas d'inspiration qui ne doive se traduire en s'articulant comme une parole. La philosophie est ainsi appelée, en gardant sa liberté critique, à accueillir et penser cet excès transcendant qui conduit le sujet au-delà de lui-même. Réciproquement, le sujet croyant est invité à quitter une posture dogmatique réduisant

la révélation à un savoir objectif (l'auteur insiste tout au long de l'ouvrage sur une foi fondée non sur le savoir mais sur l'expérience). Le chapitre sept conclut sur ce rapport entre foi et philosophie au cœur de notre postmodernité. Deux chapitres sont consacrés respectivement à un philosophe, Georges Morel, et à un exégète, Paul Beauchamp.

Le premier chapitre s'efforce, à travers la pensée de Morel, d'analyser la réalité de notre monde présent où il apparaît que la liberté indiscutablement acquise au fil de l'histoire doit être libérée (en recevant en permanence « l'imprévisible nouveauté », p. 44) pour ne pas se perdre. Pour ce faire, il faut que le désir demeure ouvert afin que la réalité soit aimée pour elle-même et non pour soi. Une anthropologie mystique ou spirituelle y est longuement dessinée et assumée.

Le deuxième chapitre développe, à la suite de Beauchamp, une conception de la Bible qui assume à la fois son humanité (elle a été écrite par des hommes et des femmes dans des contextes historiques aussi précis que limités) et le fait qu'elle est pour le chrétien *parole de Dieu* en suivant et rejoignant l'expérience des auteurs dans leur rapport à un Dieu valant pour eux origine et sens. Bible qui, par ailleurs, est révélation de la violence mais également révélation de sa possible traversée pascale.

Le chapitre trois se penche sur les Psaumes comme parole traversée, en excès (où « la louange du créateur renvoie à la plainte de la créature », p. 85). L'auteur pointe à juste titre que les Psaumes sont une école du dépouillement imaginaire (p. 86, 92) en ce qu'ils témoignent d'une espérance sans contenu tout fait, ni formule magique, et où Dieu lui-même se donne sans doute sous une forme contraire : une absence, un rien. Le sujet rétabli, guéri, exaucé n'en ressort donc jamais indemne mais changé.

Les chapitres quatre et cinq sont axés sur la christologie et son caractère universalisable en contexte de mondialisation

culturelle. Loin de regretter la dimension postchrétienne de notre monde, l'auteur y voit au contraire une chance pour approcher la christologie de façon plus juste au plan anthropologique. L'universalité de Jésus comme Christ tiendrait, selon l'auteur, dans le fait de témoigner de l'universalité de Dieu (amour gratuit et inconditionnel) et de l'humain (qui se réalise dans cet amour de Dieu). L'universalité de Jésus ne vient pas de ce qu'il attesterait d'une vérité surplombante dans une logique exclusiviste, pas plus qu'il ne rassemblerait la totalité des différences dans un idéal inclusif, mais elle vient de ce qu'il est un passage permettant de traverser les particularités qui nous conforment sans se figer dans les conformismes qu'elles risquent de provoquer.

Le chapitre six est consacré à l'esprit proprement dit. Ce sont justement ces derniers chapitres qui nous permettent de donner notre sentiment à propos de cet ouvrage. En effet, si nous sommes très proche de l'auteur pour tout ce qui a trait au souci de ne pas objectiver dogmatiquement la révélation, pour approcher l'anthropologie par le biais de l'expérience et, pourquoi pas, par le biais du spirituel, en revanche nous divergeons sur le plan de la christologie qui nous semble asservie à la pneumatologie : on exagère probablement à peine en comprenant que, pour l'auteur, la fonction du Christ est de révéler l'Esprit comme une puissance à part entière, faisant du Christ un agent spirituel, au lieu que ce soit l'Esprit qui révèle le Christ comme Fils du Père. Esprit qui, de notre point de vue, fait trop l'objet d'une métaphysique voire d'un énérgétisme. D'où le sentiment d'une harmonie cachée derrière le désordre du monde, et cela malgré le rejet affiché par l'auteur de tout système dogmatique.

L'ouvrage ne présente pas de difficulté de lecture si l'on excepte un style un peu feutré qui parfois n'aide pas le lecteur néophyte à toujours identifier clairement les enjeux.

Thibaut DELARUELLE

---

**SCIENCE DES RELIGIONS**


---

Dominique URVOY, Marie-Thérèse URVOY,  
*Enquête sur le miracle coranique*, Paris,  
 Cerf, 2018. 21 cm. 206 p. ISBN 978-2-  
 204-12662-5. € 18.

---

Le miracle coranique, c'est bien sûr le miracle tel que le présente et le comprend le Coran. C'est aussi et surtout le miracle qu'est le Coran lui-même, le miracle par excellence selon les musulmans. Pour l'islam, le miracle est essentiellement un *signe* ; l'aspect *événement extraordinaire* est certes présent, mais il est secondaire ; et l'extraordinaire est davantage compris comme étant ce qui dépasse les capacités de l'entendement humain que comme ce qui contredit les lois de la nature. Le miracle n'a pas pour but de guérir, mais d'accréditer la prédication ou l'enseignement du messager ; il en légitime et en assied l'autorité.

Selon les musulmans, le Coran n'a pas besoin d'un signe pour justifier sa valeur unique ; il s'impose par sa qualité intrinsèque. Il est lui-même miracle ; il a la beauté et la perfection du langage divin qu'aucun langage humain ne peut reproduire ni même approcher. Il témoigne en quelque sorte littérairement de lui-même. Il est *inimitable* ; aux non-croyants, on lance le défi : fournissez un écrit (un livre, un chapitre, voire une sentence) venant d'ailleurs qui lui soit comparable. Les arabophones qui lisent le Coran dans sa langue originale (les traductions n'ont pas et ne peuvent pas avoir la même qualité ni la même puissance) et qui ne croient pas sont accusés de mauvaise foi : ils refusent l'évidence. Toute une apologétique développe une argumentation tirée de la beauté du Coran, apologétique dont les auteurs notent justement qu'elle ne convainc que ceux qui sont déjà convaincus.

Les deux auteurs, professeurs d'islamologie et de culture arabe, présentent

leur livre comme une *enquête*. Ils la mènent avec sérieux et compétence. Ils retracent le développement de ce thème au fil des siècles et en décrivent la persistance jusqu'à aujourd'hui dans le monde musulman sur lequel il fait peser une chape de plomb, celle d'un fondamentalisme dont les positions nous paraissent extravagantes (avec, par exemple, l'effort pour démontrer que l'on trouve déjà dans le Coran les découvertes scientifiques les plus récentes). Il se manifeste çà et là des réticences (venant en particulier de musulmans non arabophones, comme les Persans ou les Iraniens) ; des objections sont parfois formulées ; des nuances, voire des inflexions sont apportées. Elles sont cependant minoritaires et le miracle coranique reste une conviction très fortement enracinée chez la plupart des musulmans ; elles permettent cependant d'espérer des remises en question et des évolutions qui empêcheraient l'islam de sombrer dans un fondamentalisme fanatique.

André GOUNELLE

---

**ARCHITECTURE**


---

Nicolas WESTPHAL, *Le nouveau temple protestant de Djibouti*, Lyon, Olivétan, 2018. 23 cm. 141 p. ISBN 978-2-35479-458-3. € 16.

---

Dû à l'architecte-théologien qui a reconstruit le temple protestant de Djibouti, ce petit livre s'ouvre par une introduction qui, en deux pages seulement, répond de manière remarquable à cette question cardinale quand il s'agit d'architecture religieuse : que signifie un travail d'architecture ? C'est à lire et à méditer.

Puis l'auteur expose, en quatre chapitres illustrés de photos et de plans, la démarche qui a présidé à la reconstruction en question.

Elle s'est étendue sur huit ans, faisant une large place à la formation d'apprentis dans les métiers du bâtiment. Pendant ces années, Nicolas WESTPHAL a non seulement pu mûrir son projet, mais aussi l'adapter au fur et à mesure de la construction. Son option majeure a consisté, non pas à raser le temple à l'architecture très sommaire construit en 1962-1963, mais à édifier un nouveau temple au sein des murs encore suffisamment solides de l'ancien. Retrouvant un dispositif caractéristique de l'architecture réformée, il a ainsi inscrit une forme ellipsoïdale dans l'espace rectangulaire défini par les murs de l'ancien temple.

Cette description de l'avancement du chantier et de la réflexion théologico-architecturale qui l'a accompagné est

soutenue par de nombreuses remarques sur la manière dont l'auteur a cherché à tenir compte de l'environnement aussi bien religieux (islam, divers christianismes) que culturel ou climatique dans lequel ce temple est situé.

Loin d'être seulement occasionnel, lié à l'inauguration d'un temple donné, ce petit livre devrait trouver sa place parmi les quelques rares ouvrages en français traitant d'architecture cultuelle protestante.

Un seul regret d'ordre éditorial : la place faite aux illustrations a été trop justement comptée et leur numérotation ne correspond pas toujours à celle des renvois dans le texte.

Bernard REYMOND